

Huguette Dagenais et Denise Piché (dir.) : *Femmes, féminisme et développement*

Arpi Hamalian

Volume 8, numéro 1, 1995

Femmes, populations développement

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057829ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057829ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hamalian, A. (1995). Compte rendu de [Huguette Dagenais et Denise Piché (dir.) : *Femmes, féminisme et développement*]. *Recherches féministes*, 8(1), 188–191. <https://doi.org/10.7202/057829ar>

Cependant, il nous semble qu'il eût été souhaitable de laisser aussi parler des femmes de la base, issues des pays en développement, pour voir comment elles se perçoivent dans ces rapports de sexe et ce qu'elles attendent des intervenantes dans le développement.

*Paulette Beat  
Département de sociologie  
Université de Yaoundé I*

**Huguette Dagenais et Denise Piché (dir.)** : *Women, Feminism and Development/Femmes, féminisme et développement*. Montréal, McGill-Queen's University Press, 1994, 447 p.

Les dix-huit textes présentés dans ce livre ont été sélectionnés parmi les textes présentés au Colloque de l'Institut canadien de recherche sur les femmes (ICREF), organisé par le Groupe de recherche multidisciplinaire féministe (GREMF) de l'Université Laval à Québec, en novembre 1988, sur le thème « Femmes et développement ». Regroupés sous quatre rubriques « Les concepts et les méthodes passés à la critique », « Les effets des politiques de développement sur les femmes », « Le pouvoir des femmes sur le développement: mobilisations et actions » et « Témoignages », ces textes se distinguent par leur contribution originale à la connaissance des rapports entre femmes et développement. Quinze des 18 chapitres inclus dans ce volume sont présentés en anglais. Les textes sont enrichis d'études de cas provenant de la Chine, de la Malaisie, de la Thaïlande, du Mexique, des Antilles, de l'Ouganda, du Malawi et du Ghana ainsi que des sociétés inuit et amérindienne du Canada. Les 26 auteures qui présentent les résultats de leurs recherches, de leurs réflexions et de leurs actions sont des universitaires (anthropologue, architecte, démographe, infirmière, politicologue, sociologues et spécialistes des sciences de la famille et de l'économie familiale) et des activistes au sein d'ONG et de services communautaires. En commentant ces textes, Huguette Dagenais et Denise Piché offrent, en introduction, en français et en anglais, une analyse systématique et critique de l'apport du féminisme à la théorie et à la pratique du développement. Elles identifient les problématiques récentes dans le champ « Femmes et développement », centrées sur les thèmes de l'entrepreneuriat, de la religion, de la violence et de la sexualité. De plus, elles soulèvent de nouvelles questions qui exigent une réflexion de la part des féministes, notamment par rapport à la globalisation des échanges et à son impact sur les milieux de vie des femmes, à la quasi-absence de travaux sur les petites filles et les adolescentes et à la nécessité d'établir des alliances entre femmes et féministes de diverses origines.

Malgré la diversité des expertises et des actions dont s'inspirent ces textes, il paraît important de souligner deux thèmes communs. Le premier est celui de l'*empowerment* ou l'accès des femmes à l'autonomie et au pouvoir en matière de besoins pratiques et surtout en fonction de leurs intérêts stratégiques. L'autre thème concerne les différents modes d'organisation épistémologique et d'action pratique pour atteindre ce but. L'impact le plus important de la lecture des textes réunis ici est la réalisation de l'importance de la méthodologie à l'avancement des

théories et des actions féministes menant à une meilleure compréhension des intérêts stratégiques des femmes et à leur réalisation concrète en passant par les processus compris dans le concept d'*empowerment*. Les lieux et les moyens d'action qui en résultent sont divers et multiples étant donné les réalités politiques particulières.

Pour Eva M. Rathgeber, qui base ses conclusions sur des projets mis en œuvre par des chercheuses africaines le concept d'*empowerment* représente « une préoccupation commune pour l'augmentation du pouvoir des femmes (the empowerment of women) et pour la reconnaissance de leur savoir et de leur expérience » (p. 92). Rosina Wiltshire nous rappelle que les intérêts stratégiques des femmes caribéennes sont ancrés dans l'histoire de l'esclavage, du racisme et de la lutte des classes et que leur accès au pouvoir est inséparable d'une meilleure compréhension de ces luttes multiples. L'auteure explique que le chemin le plus direct est l'« indigénisation » des études féministes caribéennes, si l'on veut éviter que les théories nord-américaines, développées grâce à des fonds de recherche et pour la publication, ne deviennent une autre forme de domination du Sud par le Nord, cette fois-ci perpétrée par des féministes.

Pour Huguette Dagenais, la reproduction demeure un enjeu majeur des rapports sociaux de sexe, « le lieu par excellence d'observation du pouvoir dans ses manifestations les plus privées, donc les plus obscures, les moins bien connues, et, de ce fait, celui où doivent être dirigés en priorité des efforts pour augmenter le pouvoir individuel et collectif des femmes (empowerment) » (p. 116).

D'autres textes reviennent sur la relation entre reproduction et production et entre la famille et son environnement comme les lieux où se définissent et d'où émergent graduellement l'autonomie et le pouvoir individuel et collectif des femmes. Lila E. Engberg, Susan A. Beckerson et Édith François adoptent une approche écosystémique des maisons et étudient les activités des femmes dans leur contexte. Les auteures illustrent l'accès au pouvoir ou l'absence de pouvoir des femmes à travers les activités interdépendantes des femmes, des hommes et des enfants et à l'aide de méthodes qui impliquent les femmes directement. Ainsi, la méthodologie fait partie intégrale du processus d'accès au pouvoir en donnant l'occasion d'une participation et d'une réflexion actives. Cécilia Ng, Ellen Judd, Laurel Bossen ainsi que Nancy E. Johnston et Glenda S. Roberts présentent quatre études qui examinent ces relations de pouvoir et d'autonomie des femmes vis-à-vis de l'économie familiale en matière de production et reproduction et les changements qui résultent de l'introduction de nouvelles technologies et de nouvelles politiques économiques.

En général le bilan est positif. Cependant, il reste des obstacles très difficiles à surmonter. Penny Van Esterik nous en parle dans son étude de pratiques telles que la prostitution et les concours de beauté en Thaïlande. De cette étude émerge le sens de l'importance qu'il faut accorder au rôle de « défenseure » (advocacy role) de la cause de ces femmes par d'autres femmes. C'est un aspect du concept d'*empowerment* qu'on néglige souvent dans les analyses féministes sur le développement.

Arlette Gautier souligne une autre stratégie : la collaboration des institutions financées par l'État avec les femmes et les hommes de la base pour réduire la fécondité au Yucatan. Elle espère : « Peut-être la diminution de la

fécondité aura-t-elle pour conséquence, et non pour cause comme on a la tendance à le croire, une amélioration de l'autonomie des femmes » (p. 300).

En examinant l'accès au pouvoir pour les femmes en Ouganda, Rosalind Boyd parle de la tension qui existe toujours dans des situations d'effort de réformes de la part des principaux organismes gouvernementaux et étatiques, d'une part, et des organismes indépendants, d'autre part, dont les syndicats et les mouvements de femmes. À la base de cette tension se trouve souvent la relation entre les femmes qui occupent des postes de pouvoir et celles qu'elles doivent encadrer. L'importance de diversifier les modes de collaboration est soulignée ici, comme dans plusieurs autres textes, dont celui de Kathryn Kopinak qui examine la place et l'effort du féminisme de la classe ouvrière à la lumière du renouveau charismatique catholique et de la théologie de libération au Mexique. Elle souligne la nécessité de créer des alliances stratégiques et d'utiliser l'expérience des institutions traditionnelles dans certains contextes historiques et culturels.

Rosemary Brown relate l'expérience des femmes crieuses du Lac Lubicon et démontre qu'aujourd'hui les activités de production et de reproduction de ces femmes ne sont plus compatibles, ce qui affaiblit certains aspects du pouvoir et de l'autonomie tels que définis dans les liens traditionnels entre les personnes âgées et le reste de la communauté. Peggy Brizinski et Linda Jaine illustrent brillamment les deux types de pouvoir qu'exercent les femmes «entrepreneures» dans les communautés de Moosonee et de Moose Factory en Ontario. Manipulant de façon experte des stratégies de leadership d'arrière-scène autant que d'avant-scène, ces femmes servent les intérêts stratégiques et le bien-être de toute la communauté.

À travers l'exemple de l'évolution du Centre International MATCH, une ONG gérée par les femmes et pour les femmes, Linda Cardinal, Annette Costigan et Tracy Heffernan retracent l'orientation de plus en plus féministe de la politique d'intégration des femmes au développement pour arriver au concept du féminisme global (Global Feminism) comme source d'inspiration pour les nouvelles politiques de développement. Ce texte ouvre une piste nouvelle pour parvenir à un véritable pouvoir personnel et local qui s'intègre dans une vision d'inclusion, de paix, de justice et, par conséquent, d'absence de toute violence.

Trois témoignages puissants – par Mary Two-Axe Early : « Des droits indiens pour les femmes indiennes »; par Aani Palisser Tulugak : « Les femmes inuit et l'action dans le quotidien » et par Sonia M. Cuales : « Féminisme et développement dans la Caraïbe » – viennent compléter le cercle des femmes issues de différents milieux qui nous racontent les histoires d'autres femmes avec qui elles ont collaboré et partagé des expériences de réflexion et d'actions politiques et intellectuelles dans une solidarité féministe.

Ce volume trace le chemin historique et théorique parcouru par les pionnières féministes à partir de l'intégration des femmes au développement (WID), en passant par l'analyse basée sur une approche «femmes et développement» (WAD) pour arriver à l'étape actuelle des analyses de type « genre et développement » (GAD). Le concept de « féminisme global » commence à guider les nouvelles analyses dans ce domaine. Cependant, comme nous rappelle Eva M. Rathgeber : « La transformation des résultats des projets de recherche en plans et programmes de développement social extensifs

et viables demeure encore un défi à relever » (p.93). Ce volume décrit les enjeux de ce défi et incite à l'action pouvant nourrir les orientations théoriques et les pratiques futures.

*Arpi Hamalian*  
*Faculté des sciences de l'éducation*  
*Université Concordia*

**Chantal Rondeau** : *Les paysannes du Mali. Espaces de liberté et changements*. Paris, Éditions Karthala, 1994, 362 p.

L'ouvrage de Chantal Rondeau traite des changements qui se sont opérés dans la vie des paysannes maliennes au cours du XX<sup>e</sup> siècle et plus particulièrement depuis 1940, c'est-à-dire « depuis l'époque où les vieilles femmes d'aujourd'hui étaient jeunes » (p. 7). Trois études de cas y sont présentées : les femmes senufo, minyanka et dogon.

Selon les termes de l'auteure, son ouvrage relève davantage de la démonstration empirique que de l'essai théorique : « à partir d'une définition du pouvoir conçu en termes de relations mouvantes, même si elles demeurent toujours inégalitaires, ce livre vise à démontrer que ces femmes dogon, minyanka et senufo disposent d'espaces de liberté » (p. 16). Aussi, sans nier les mécanismes d'oppression et de domination qui contraignent les actions des femmes, Chantal Rondeau met l'accent sur les stratégies que ces femmes ont mises en place en vue d'élargir ou du moins de préserver une certaine « marge de manœuvre ». En ayant recours à la notion d'« espaces de liberté », l'auteure cherche à faire contrepoids aux travaux de recherche qui insistent davantage sur les contraintes et les obstacles que rencontrent les femmes d'Afrique sub-saharienne. Ce faisant, l'image des paysannes maliennes que propose Rondeau diffère sensiblement du tableau – largement alimenté par les médias – qui dépeint les Africaines comme de victimes, des personnes sans pouvoir et incapables de provoquer des changements, du moins sans appui extérieur.

Les données sur lesquelles repose l'étude proviennent de deux sources principales : des ouvrages antérieurs d'ethnologues et une série d'entrevues réalisées en 1988 et en 1989 par l'auteure elle-même. Au total, près de 200 paysannes maliennes venant d'une trentaine de villages ont été interrogées.

Les trois études de cas dont fait état l'ouvrage *Les paysannes du Mali* suivent le même ordre de présentation. Chaque étude commence par l'histoire d'une femme née vers 1920. Au fil des trois récits, reconstitués à partir de données tirées d'ouvrages ethnographiques et d'entrevues, l'auteure nous introduit aux conditions de vie des femmes senufo, minyanka et dogon et aux événements qui ont marqué leur vie : l'excision, les menstruations, les relations amoureuses, le mariage, l'accouchement, les activités quotidiennes, le divorce, la vieillesse, etc. Avec beaucoup de simplicité mais aussi d'originalité, Chantal Rondeau parvient à nous faire entrer dans le monde propre à chacune des ethnies. Il est toutefois malheureux que le récit soit entrecoupé de tableaux qui, malgré l'intérêt des informations qu'ils renferment, se marient mal avec le genre littéraire privilégié par l'auteure dans cette partie de l'ouvrage.